

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur.

PROPRIÉTAIRES.

{ No. 2, Rue Grant, St. Roch.
{ No. 7, Rue des Prairies, St. Rich.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie chaque LUNDI au No. 2, Rue Grant, St. Roch, près de la Rue St. Valier. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. — On peut avoir le Journal à domicile moyennant un abonnement de quinze sous par mois payable d'avance. Pour le recevoir à la campagne, il faut payer au moins quatre mois d'avance.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux. Toutes communications seront reçues, franches de port au Bureau ou chez les Agents en Ville.



DEPOTS.

On trouve le *Fantastique* au Bureau du Journal, chez M. E. FINGRAS, marché de la Haute-Ville, et chez M. ANT. MATTE Bassu-Ville.

AGENTS.

Montréal. — chez M. J. DAVU-LERAY, Rue Notre-Dame, et on reçoit des souscriptions chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse.

Trois-Rivières. — chez Ph. LASSIGNAYE, Etud. en Méd. Les personnes qui désirent être chargés de l'agence du *Fantastique* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 2.

Québec, 19 Octobre, 1840.

No. 41.

MELANGES.

MA VOISINE.

Au rebours de toutes les voisines, celle-ci est un vrai bijou. Voici pourquoi :

Il faut vous dire d'abord que j'habite une mansarde sise à quinze cents pieds au-dessus du niveau de la Seine. En poésie cela s'appelle un grenier. N'importe, le nom ne fait rien à la chose. — Passons.

Ma demeure est meublée : 1^o de quatre murailles ; 2^o d'un papier vert-olive zébré de rébus, de petits vers, de têtes pyramides, de sermons d'amour et de toiles d'araignées ; 3^o de deux fenêtres regardant le soleil levant ; 4^o d'un plafond et d'un plancher. Ces deux objets n'ont rien de bien remarquable, sinon que l'un est ouvert par en-haut et l'autre tout crevé par en-bas, — comme la bourse des contribuables.

Il me reste aussi une sorte de fauteuil, meuble complaisant qui, avec un peu

de volonté, peut servir tour à tour de couchette, de cabinet de travail et de salle à manger.

Voilà tout. Tout ce n'est pas encore assez. Heureusement que j'ai tout près ma voisine qui me sert à la fois de pendule et de baromètre.

Ma voisine est la femme du monde la plus exacte. Aux jours de son printemps elle n'a dû être modiste en pleine rue Vivienne, à moins cependant qu'elle n'ait été dame de comptoir dans un café du Palais-Royal.

Vue de loin, sans le secours du télescope, ma voisine est blonde. Examinée de près, par le gros bout d'une longue vue, elle révèle très-grise, à l'instar des vieux écus de six livres et des jeunes pairs de France.

Ma voisine demeure en face de moi, mais plus bas que moi d'un étage, de telle façon que mes yeux plongent dans son gynécée avec une avidité volontaire.

Je vais vous dire comment ma voisine me sert d'horloge.

Le matin, en toute saison, bon an, mal an, été comme hiver, qu'il pleuve ou que le soleil rayonne au ciel, je suis réveillé par le bruit de sa fenêtre, qui me souhaite le bonjour en s'ouvrant pour changer d'air.

A neuf heures, je vois se soulever les plis tombans de nouveau, et elle secoue son tapis, qui paraît être une peau de tigre privé.

A dix heures, elle râpe une demi-tablette de chocolat dans une assiette de porcelaine de Sèvres.

A onze heures, son nez s'allonge, sonne la charge et prend à indiscretion des prises de tabac dans une petite boîte d'écaïlle.

A onze heures et quart, régulièrement, elle éternue et se dit à elle-même :

Dieu vous bénisse !

A onze heures et demie, elle devient invisible. Elle déjeune.

A midi moins un quart, elle cherche au fond d'un tiroir un grand cordon de soie verte. C'est la chaîne qu'elle attache au cou du jeune épagueul qui doit la mener en laisse.

A midi juste, elle chausse ses brodequins et se regarde dans un miroir ovale.

A midi et demi, elle va flâner sur les boulevards par mesure d'hygiène et de salubrité privée.

Tous ces renseignemens sur la vie intime de ma voisine, je les possède par les confidences que m'a faites la femme du concierge, cerbère que j'ai alouci avec un gâteau de miel, Danaë que j'ai corrompue à prix d'or, ou plutôt moyennant quinze sous de Monaco que je lui glissai dans la main en détournant les yeux. Comme on peut voir, ma voisine est rentière. Qui sait ! elle a peut-être neuf cents francs de revenu en philippes de cinq francs, somme effrayante qui lui permet de ne se refuser aucun des plaisirs gratuits dont fourmille la grande ville.

Or, ces voluptés en plein vent variant à l'infini, comme cela est de notoriété publique, ma voisine, à l'exemple de l'abeille, court du sud au nord, de l'est à l'ouest, en sorte que depuis midi je ne sais plus l'heure jusqu'à quatre heures.

A quatre heures, je la vois, ou plutôt je l'entends revenir ; elle gronde Azor, qui n'a pas été sage.

A quatre heures et demie, elle lui donne le fouet.

A cinq heures, elle met le couvert, elle dîne avec un bouillon hollandais, un brostak, du rache et plusieurs radis roses.

A six heures, elle prend un livre : d'ordinaire, un tome dépareillé de Ducray-Duménil pour soupiner, ou un volume pour dormir.

A sept heures un quart, en effet, elle s'endort sur sa chaise et laisse tomber son volume.

A huit heures, elle met son béguin de nuit.

A huit heures et demie, elle soude sa chandelle après avoir allumé sa ventileuse pour avoir du feu le lendemain matin, laquelle, en dépit de l'intention, s'éteint à onze heures, non par malice; mais à défaut d'huile.

Telles sont les circonstances pendant lesquelles ma voisine me sert de chronomètre. Voyons maintenant de quelle manière elle s'y prend pour m'économiser un baromètre.

Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que ma voisine est propriétaire d'une adorable capote bleue, colifichet excentrique qui ressemblerait comme deux gouttes d'eau, si elle était jaune, à la toque dont la tête de M. Pasquier se coiffe aux jours solennels. C'est cette capote qui est mon régulateur.

Le matin, avant de sortir, comme je tiens à avoir sur le temps qu'il doit faire quelques notions indispensables pour ne pas livrer à la pluie le feutre que m'a vendu le mari de Mme Gibus; je regarde de tous mes yeux si ma voisine a sa capote sur le chef. Le point est capital.

Car,

Si ma voisine m'apparaît nu-tête avec la chevelure que j'ai énumérée plus haut, je me coiffe incontinent d'un ancien bolivar, sorte d'arche de Noé établie dans la prévision des déluges du ciel parisien. La précaution est sage, en effet, et si l'on ne pleut pas, il va pleuvoir, ou bien, ce qui est pis, il a plu et l'eau ruisselle des gouttières. Quelquefois même cette nudité du crâne de ma voisine annonce des malheurs plus graves encore, comme une éruption de gaz, ou une tentative d'émeute autour de la colonne de juillet. Il y a des complots ou des accidents dans l'atmosphère, et je garde le coin de mon feu, non allumé.

Si, au contraire, ma voisine arbore la capote bleue, c'est du bonheur, du beau temps, des bouquets de violettes, du soleil, des ministres dégoûtés, enfin tout plein de bonnes choses qu'elle annonce. Dès lors je me dandysé de la tête aux pieds. Cravates, habits, chapeaux, pantalons à sous-pieds, je n'épargne rien; je me fais guêbre, je vais adorer l'astre de juillet!

O ma voisine! qu'on ne me condamne jamais à être académicien, ou, ma foi, je suis de force à commettre une foule de passe-droit afin de vous faire combler de prix Monthy ou! — (Charivari.)

LE FANTASQUE

QUÉBEC, 19 OCTOBRE, 1840.

CORPORATION

J'ai assisté, avec maints autres spectateurs, à la dernière séance de notre corporation et je crois que l'on en est généralement arrivé à conclure que ce

corps, de même qu'un cirque (sans comparaison pourtant) devrait avoir un bouffon attitré ; car des représentations, même les plus brillantes, finiraient par ennuyer. Je suggérerai donc à messieurs nos conseillers de vouloir bien nommer Mr. Jones à l'emploi de paillasse ; c'est de tous, celui qui me paraît le mieux fait pour exciter le rire chez les auditeurs. Je ne veux point dire que Mr. Jones ait assez d'esprit pour faire un bouffon de cirque ; mais envers celui de la corporation on serait plus indulgent. Il possède cependant, assez bien déjà, les premiers éléments de l'escamotage, et avec encore quelques leçons de son maître Mr. Thompson, il parviendrait je crois à culbutter, à pirouetter fort joliment.

Ne saut' point z'à demi,
Paillasse mon ami ;
Saut' pour tout l'monde.

Quant à moi je déclare que je suis *unanimentement* d'opinion que si Mr. Jones n'assiste point ponctuellement aux soirées de la corporation, le moins que ce corps puisse faire serait de fournir des bonnets de nuit à ceux qui vont le voir.

Comme je le disais tout-à-l'heure, cette idée m'est venue à la dernière séance, où l'absence de Mr. Jones répandait un air de tristesse qu'on ne voit jamais lorsqu'un honorable conseiller fait au public l'honneur de représenter ses intérêts (Ceux du public, bien entendu). La parenthèse n'est pas inepte, vu qu'on pourrait s'y tromper.

La séance en question fut donc des plus ennuyeuses. Il ne s'y est rien passé d'important, si l'on en excepte des projets en quantité.

D'abord celui d'acheter un terrain et un quai pour continuer jusqu'à la rivière, la rue Sous-le-Fort afin de pouvoir y établir un puits et une pompe. Cela ne coûterait que la petite somme de huit cents louis ; tandis qu'avec une centaine de louis on pourrait creuser, n'importe en quel endroit de la Basse-Ville, une citerne et y établir une pompe qui fournirait, à toute cette partie de la ville, de l'eau pour les besoins ordinaires, aussi bien que pour les incendies. Co-puits et sa pompe y construite ne gêleraient jamais, avantage que n'aurait que difficilement celui qu'on ferait sur un quai, qui d'ailleurs n'est point central.

L'autre projet qui n'est pas encore mis à exécution, mais qui a subi un commencement de débat, est celui du pavé en bois. La grande question parmi les conseillers était de savoir si l'on ferait l'essai dans les déclivités seulement ou sur une surface plane. Les uns étaient pour les pentes, ceux-ci pour le niveau ; enfin l'on ne savait pas quel parti mettrait l'autre sur le pavé lorsque l'honorable Maire jugea à propos de trancher la question à la façon de Salomon, en consultant d'essayer le pavage en bois aussi bien dans les déclivités que sur les plateaux.

Quelqu'un des membres a suggéré l'idée de ne point faire l'essai dans la rue St. Jean, vu qu'elle est trop passante ! Mais il nous semble que c'est justement là qu'il devrait se faire, puisqu'on y obtiendra des résultats bien plus prompts et plus sûrs qu'en des rues moins fréquentées.

Quant à moi je conseillerais vivement à nos sages conseillers d'attendre pour paver la ville en bois, qu'ils l'aient munie de bonnes pompes à incendie et que la société du feu ne soit plus en existence ; car on courrait risque de voir quelque beau matin le pavé de nos rues réduit en cendres. Je ne puis néanmoins m'empêcher d'avouer qu'il est grand temps de faire cette excellente amélioration ; car, de la façon que le pays promet d'être gouverné, la misère ne tardera point à s'ap-

pesantir sur la paisible population de cette ville. Ce sera donc une consolation de savoir que les pauvres gens auront encore un pavé pour se chauffer. Les deux grandes questions ci-dessus ont été remises à la prochaine séance. Il y aura donc foule. Espérons que monsieur le bouffon ne fera point de faut.

CAUSERIES AUPRES DU POELE,

Scène espionnée, où l'on traite de choses et d'autres.

Tous ceux qui ont un peu régulièrement lu mon fantastique journal, n'ont pas manqué de découvrir que lorsque mon esprit refusé de fournir à lui seul les huit pages obligées, je ne me fais nul scrupule de me servir de celui des autres et qu'à défaut de leur esprit je n'ai pas dédaigné même d'employer leur bêtise. C'est ainsi que des personnages qui pensaient ne jamais devoir occuper le public se sont vus tout à coup traduits devant son tribunal, eux, leurs actions, leurs faits, leurs gestes, leurs paroles les plus cachées. On concevra donc facilement que la scène qui se trouve annoncée à la tête du présent article, n'est absolument due qu'à une désolante disette de nouvelles et de paragraphes.

Je crains bien qu'au premier abord l'on ne conçoive une sainte horreur pour la fâcheuse habitude que j'ai prise de publier indistinctement tout ce qui passe devant mes yeux ; d'espionner sans scrupule les conversations, les plus privées pour les raconter en confiance à mon ami le public ; de blâmer tout sans façon, enfin de m'ériger audacieusement en censeur. Tout ce que je vous conseille, mes excellents lecteurs, c'est de ne point exprimer à haute voix de pareils sentiments, car loin de me corriger vous ne feriez qu'exciter ma mauvaise humeur, fléau dont je désire bien que Dieu vous garde. Et puis, après tout, ce ne sont pas de si grands crimes que la censure et l'espionnage ! Notre gouvernement, le plus paternel gouvernement de tous les gouvernements, ne se fait aucun scrupule d'employer ces divers petits moyens lorsqu'il les croit utiles, et il les croit toujours utiles. Or, ce qui est bon pour l'administration devra être bon pour moi. Je vous prie donc de ne point trop murmurer ; d'autant plus que je ne vous fais pas payer cher pour ce service que je fais moi-même à temps perdu.

Un jour donc, qu'il faisait nuit, (comme dirait naïvement certain magistrat qui siège régulièrement, mais qui ne fait que siéger) c'était mon jour de travail ; or il m'arrive, à moi comme à bien d'autres, que quand je veux absolument avoir de l'esprit, c'est justement alors que je suis bête comme un poulet. Je fis donc ce que font bien des gens, j'allai chercher chez mon voisin ce que je ne trouvais pas chez moi. Je me mis à la quête d'un sujet à paragraphe. La nuit était noire comme l'âme d'un conseiller exécutif ; on n'y voyait goutte, et j'étais à chaque instant exposé à me casser le nez, chose qui ne m'arrive jamais que lorsque j'envoie collecter un compte chez un chef de police. Comme on le voit, l'obscurité avait des inconvénients ; mais par compensation elle me favorisait dans mes desseins. Je m'étais promis de poser mon oreille sur la première porte où j'entendrais parler, et de vous raconter la conversation qui me tomberait sous le tympan.

Je n'eus pas marché long-temps sans entendre du bruit.

Je m'arrêtai, et me mis d'abord à regarder par le trou de la serrure. Je vis quatre hommes qui fumaient autour d'un poêle chauffé au rouge. Près d'eux étaient trois femmes, l'une vieille, la seconde d'un âge moyen et la troisième assez jeune

pour être fort jolie et assez vieille pour avoir trois ou quatre enfants qui sautillaient autour d'elle. D'après ce que je pus saisir, je vis que l'on était en train de passer charitablement en revue le prochain, que l'on jugeait peut-être un peu sévèrement et sans appel. Sans savoir de qui ces braves gens parlaient, je vais vous commencer la conversation à l'endroit où je la pris moi-même. — (Je donnerai des moins imaginaires afin de nous reconnaître.)

Josephite. — Ah ben ! ça n'est pas étonnant ce la voir rouler voiture et acheter des châles. Son mari va faire faillite ; ça c'est sûr pisque je l'ai entendu mentionner ici à côté.

Françoise. — Eh ! c'est-i une raison ? Ceux qu'ont dit ça, ous qu'ils l'ont pris. Alle ne s'en est pas vanté. Faudrait ne pas l'être aussi fine mouche.

Judith. — Y a ben véritablement queute chose là dessous, car enfin, c'est pas avec leur petit commerce qu'i pourront mener le train qu'ils font ; car enfin depuis que j'me connais, que j'les connais et que j'vas ageter chez eux, ils ne font qu's'plaindre et chanter misère.

Jacques. — Eh mes braves dames ! comme vous y allez ! Attendez pour le moins des moins qu'alle soit morte avant de chanter son libéra. Après tout queu mal y aurait-il s'ils faisoient un brin banqueroute. C'est les gros richards qui perdient. Eh ! la banqueroute c'est le meilleur commerce à c'heure. Laissez donc faire Charlot il ne s'enfourchera pas.

Josephite. — Oui, mais je ne peux pas m'empêcher de penser du mal quand j'vois c'estravagance. Si c'était comme monsieur *** le groceur ; il n'y a rien à craindre avec un homme comme ça. Si ça s'enrichit, au moins, ça vient du bon bord et ça profite. C'est rangé, honnête, tous les matins à la messe et tous les quinze jours à confesse.

Jérôme. — Oh ! c'est un renard qui fait son lit depuis long-tems ; si tout le monde le connaissait comme moi on ne le vanterait pas tant ! On croit qu'il fait sa dévotion, mais c'en est une curieuse. V'là dix ans qu'il se confesse de voler tout le monde, et qu'il ne rend jamais rien. Ça vous fait la sainte mitouche, et ça vous a le cœur dur comme bois franc. Si une pauvre veuve qui n'a qu'une de demi douzaine de petits enfans pour toute richesse vient à lui devoir queuque sous, il vous lui mange la laine sur le dos, lui envoie des ordres, des saisies et vous la met dans la rue en faisant vingt signes de croix. Tenez, ne m'en parlez pas, parcequ quand j'y pense ça me met le pistolet sur la peau.

Judith. — Voyez-vous ces hommes, comme ça s'attaque ! C'est comme l'aut' jour le petit Pierre qui parlait mal du garçon à la grosse Marianne parcequ'il voyait la fille au bonhomme Barnâ. C'est de la pure jalousie parcequ'enfin, c'est des braves enfans.

Françoise. — Des braves enfans ! c'est bon à dire. Des jeunes gens qui n'ont pas le sou !

Josephite. — Oni ; mais c'est travaillant, c'est.....

Françoise. — Travaillant, travaillant ; c'est ce qui reste à savoir, si j'étais la fille du bonhomme Barnâ, je vous fermerais ben vite la porte au nez à ces jennosses-là. C'est coureux, c'est ivrogne, c'est paresseux, ça battra une pauvre femme avant quinze jours de ménage.

Jacques. — Hôlà, belle Françoise, comme vous habillez ce pauvre garçon-là, le connaissez-vous pour parler de même ?

Françoise. — Dieu m'en préserve ! le connaître. Ah ben, je n'ai pas de ces associées-là. Je ne le connais pas et je m'en vante ; mais je le juge ben vite à

la mine ; il vous a un air vagabond comme tout ; ça n'a jamais le sou vaillant !
 Je n'en voudrais pas pour ma part quand ça serait couvert d'or et d'argent.

Jacques.—Eh comme vous parlez, comme vous parlez ? Vous ne le connaissez pas ! et moi qui le connais je vous dirai que c'est le meilleur garçon du faubourg. Il n'a jamais le sou ; ça c'est vrai, mais c'est qu'il donne tout ce qu'il gagne à sa pauvre mère qui n'a que lui. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la fille au bonhomme Berna, toute fière qu'elle est, aura ben de la chance si a peut l'avoir, là !

Vincent.—Eh ! que de parlement pour ce qui ne nous regarde pas ; laissons faire tout le monde comme il veut. Quand je me sommes marié, ein Josephé, je n'avons pris les conseils de personne et je n'en sons pas pire.

Josephé.—Ça, c'est vrai et si j'avions écouté toutes les bonnes femmes du quartier, j'laurions ben pris pour le plus grand scélérat sur la terre ; mais j'ai suivi ma frime et alle m'a bien servi. Quo toutes les filles en fassent autant, c'est tout le mal que j'leu souhate.

Vincent.—Mais pour parler d'autre chose, irons-nous à la grande assemblée, mardi soir, pour l's'élections ? Viendras-tu Gustin ? Faut que tu viennes, toi qu'as le bonheur d'avoir la chance d'avoir de l'inducation, t'es ben heureux ; tu nous diras ce que voudra dire ce qu'ils auront dit ; parceque c'est pas pour te flatter, mais t'as de l'esprit jusqu'au bout des ongles ; je ne m'y connais pas, mais on me l'a dit. Faut que tu viennes à l'assemblée. C'est important à ce qu'on dit.

Françoise.—Des élections ! encore d's'élections ! Ah ben Vincent tu n'iras pas ; tu va-t-encore te mettre de ces sociétés secrètes ouisque tout le monde en était dans le tems des frains. Je n'en dormais pas ni jour ni nuit. Vous allez faire encore ben des sarments, faire ben du bruit, nommer des chefs, des castors, des aigles, des roquettes, des sous-roquettes, et toutes sortes de noms de bêtes pour être après ça v'obligés de vous encher comme des serpents dans des trous à rats et de vous sauver à travers champs de peur que la citadelle vous courre après. Jésus ! c'est encore la rébolition qui va venir. Ah mon Dieu tu n'iras pas ; y aura ben assez de monde sans toi.

Judith.—C'est vrai, faut pas y aller ; vous allez encore vous faire prendre comme à Montréal ousqu'ils en ont tant pendu ; c'était ben faite, fallait pas qu'ils parlions si fort. Encore des élections ! faut nous en aller en campagne, chus not' beau frère.....

Jacques.—En v'la des bavassements qu'ont pas de rime ni de refrain. Moi j'dis qu'au contraire faut que tout le monde y aille ; faut pas se laisser mettre le pied dans la gorge sans rien dire ; faut pas que l's'anglais gagnent tout et nous autres rien. On peut s'parler sans faire de train et si tout le monde pouyait m'entendre, j'crierais tout haut que j'veux aller en pleine face du gouvernement à c't'assemblée, et qu'ils m'arrêtent s'ils veulent ! qu'en pensez-vous m'sieur Gustin ?

Judith.—Oh M'sieur Gustin a trop de bon sens pour en penser queque chose ! Pour moi j'dis que n'y aura dans ces assemblées que d's'avocats, des docteurs, des notaires, et des propriétaires, des gens de rien, quoi ! Tenez, si j'étais seulement que le gouverneur, je voudrais leur tordre le cou à tout eux autres. Voilà les bonnes années revenues, il y a du gagné partout et les vivres à bon marché, ces beaux M'sieurs voudrions faire revenir les temps durs pour nous écorcher. Oh si je les tenais, je voudrais tous les aller vendre

au gouvernement ; on en serait débarrassé pour une bonne foi de c'te mauvaise herbe.

Josephte.—Quant à moi je veux ben que la crique ma croque si c'est pas dépitant de vous entendre parler comme ça de policétique ; c'est point l'affaire des femmes ; faut laisser ces jasements là aux hommes ; s'il leur z'arrive malchance, c'est tant piré, mais faut pas vouloir les en empêcher, car ils sont sans comparai-on comme des canards qui se jettent à l'eau pour ne point recevoir la pluie.

Vincent.—Ça me fait-y venir la chair de poulet quand j'entends marauder, de c'te façon, des femmes qui ne connaissent rien aux manigances des magistrats politiques ! Mais je ne m'en embarrasso pas. C'est toi Gustin qui va nous espliquer sur le bout du pouce quoi ce qui va se faire à l'assemblée. T'as de l'inducation, pisque ton père a dépensé des belles piasses françaises pour te faire apprendre le métier de clair docteur et que tu sais lire dans les gazettes sans murmurer. Ein ! te rappelle-tu quand tu nous lisais l'autre hiver le *Fantaze*, avant qui fut été mis en prison ; on riait à en pleurer. C'est toujours ben dommage qu'ils l'ayont comme ça empoigné sans l'avertir, pour avoir dit seulement au gouverneur et à ses amis qu'ils étions tous des bêgnets.

Judith.—C'est bon, ça lui vient ben ; fallait pas qu'il manquasse de respectue à la reine ; j'voudrais que tous l's imprimeurs seraient pendus avec leu gazettes et leu z'imprimeries, ça ferait qu'on n'entendrait pas tant de menteries.....

Vincent.—Mais voyons, laisse donc parler Gustin, c'est lui que je veux qu'il nous donne l'idée de ce qu'il pense sur son opinion.

A c'ette interpellation, monsieur Augustin, que je n'avais pas encore aperçu, vu qu'il s'était tenu coi dans un coin obscur en souriant d'un air moqueur, se caressant gracieusement le menton, ou passant la main dans ses cheveux, se leva et se mit en devoir d'y repondre comme suit :—

Mr. Augustin.—Eh bien mes braves gens je vuis vous faire comprendre la question des affaires, en peu de mots : ce ne sera pas facile car vous qui n'êtes pas instruits, ne pouvez concevoir la chose comme nous autres. L'assemblée de mardi prochain est faite pour peser et calculer la convenance et l'importunité de présenter une adresse aux candidats qui croiront devoir réclamer des électeurs le libre et courageux exercice de l'usage de leurs facultés électives et pour exprimer la satisfaction que tout le monde éprouverait si les conséquences intempêtes d'une question aussi scabreuse qui ne manquera pas de surgir.....

Vincent.—Dieu ! que c'est beau de parler comme ça en termes ; comme c'est dommage que j'n'y comprends rien en toute !

Jacques.—Tenez, je n'ai pas par malheur reçu d'struction et c'est pe'têtre pour ça que je n'avons point saisi un mot de c'te harangue en forme de baragouinage d'avocat en droit ; mais je vas vous expliquer les choses de nos affaires un peu plus clair que ça. L'anglais veut nous faire payer ses dettes, ça c'est pas juste. Il veut z'avoir plus de membres que nous pour nous mener à sa façon brute ; ça c'est pas juste. Il veut nous empêcher de parler français afin qu'on ne s'entende plus entre nous ; ça c'est pas juste. Il veut nous tasquer pour gaspiller nos argents sans qu'on n'y voie goutte ; ça, c'est pas juste. Eh ben l'assemblée de mardi est pour qu'on ne se querelle plus entre nous autres Canadiens et qu'on n'éluse plus que des bons membres qui seront contre l'injustice. Faut que tous les Canadiens y soyont ; on dit que les bons anglais qu'ont encore un brin de conscience sont avecque nous ; ainsi faut tout y aller.

Ici un passant me força de m'éloigner, donc vous n'en saurez pas plus long.

La suite à l'avant dernier numéro.